

N'oublie pas notre Arménie

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Le Livre d'Amray, 2018.
Le Silence des dieux, 2021.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Le Bus dans la ville,
Vents d'ailleurs, 2008.
Si tu cherches la pluie, elle vient d'en haut,
Vents d'ailleurs, 2010.
Une longue nuit d'absence,
Vents d'ailleurs, 2012.
Les Fils du Jour,
Vents d'ailleurs, 2014.
Haïti en lettres et en images,
photographies de Francesco Gattoni,
Magellan & Cie, 2014.
Abd el-Kader, le combat et la tolérance,
Magellan & Cie, 2016.
Chroniques amères d'un Méditerranéen,
Magellan & Cie, 2023.

YAHIA BELASKRI

N'OUBLIE PAS
NOTRE ARMÉNIE

Les carnets de Maritsa

Roman

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

L'auteur a bénéficié du soutien financier
de la Région Île de France pour sa résidence
à la médiathèque de Chaville.

La couverture de *N'oublie pas notre Arménie*
a été créée par David Pearson.

© Zulma, 2025.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr



*Avance sur ta route,
car elle n'existe que par ta marche.*

SAINT AUGUSTIN

*Va où tu veux, demande, cherche
ce que tu aimes et repars quand tu veux.*

Villa Borghèse (Rome)

Adana, avril 1909

La nuit éteint la rumeur, se répand comme une encre, enveloppe la cité. Des ombres se faufilent, les chiens aboient à la lune. Une inquiétude sourde règne dans les quartiers arméniens de la ville. Les rues désertées semblent ourdir quelque menace. Les jours précédents, l'atmosphère s'est subitement épaissie, des individus patibulaires, le regard torve, ont été aperçus, disséminés çà et là, certains munis de gourdins. Ceux qui fréquentaient la mosquée portaient des coiffes inhabituelles, comme s'ils cherchaient à se faire remarquer. Dans le bazar, les commerçants avaient perdu leur sérénité, certains ont fermé plus tôt leur échoppe.

Je suis arrivée il y a quelques jours, envoyée en mission par une organisation humanitaire. L'objectif est d'évaluer les besoins médicaux de la population arménienne qui souffre de maintes difficultés depuis plusieurs années. J'ai fait le voyage depuis Constantinople par bateau jusqu'à Mersine puis j'ai été convoyée jusqu'à Adana,

point de départ de mon mandat qui doit me mener dans plusieurs localités de la région, de Tarse à Osmaniye, en passant par Sis et Hamidiye. Au monastère où je suis hébergée à Adana, la mère supérieure m'a reçue avec mansuétude et m'a présentée aux moniales :

— Mademoiselle Maritsa Ohadjanian est médecin. Elle va résider quelques jours auprès de nous avant de continuer son chemin. Je vous prie de lui apporter l'aide dont elle aurait besoin.

Les sœurs m'ont offert une hospitalité cordiale, chaleureuse. Vite, elles m'ont appelée Maritsa les yeux bleus, ce qui les faisait rire.

Dès le premier jour, j'ai assisté à la messe du soir en l'église Notre-Dame. C'est un jeune prêtre qui assure le service, le père Burak. Grand, le visage avenant, une présence rayonnante et rassurante. À la fin de l'office, il est venu me souhaiter la bienvenue et m'a promis de m'accompagner lors de mes visites dans la région. Plus tard, il me dira que mes yeux bleus sont comme un poème. J'en suis restée coite.

À peine quelques jours que je suis là et ce soir, la douceur du printemps s'est évanouie. Tel un orage meurtrier dans un ciel sans nuage, tout s'embrase. Des sifflements vrillent le silence, les balles ricochent et claquent sur les murs, contre

les pavés où elles jettent des étincelles. Cliquetis de fusils et de revolvers depuis les terrasses en riposte. Les détonations fusent, des corps chutent, bientôt les cadavres jonchent le sol. Des incendies se déclarent, les flammes lèchent les vergers et les murs. Tout le quartier de Kheder-Ilias prend feu. Des cris s'échappent des maisons, grossissent jusqu'à emplir l'horizon. Des assaillants pointent leurs fusils vers les fenêtres, armés de gourdins à bout ferré, d'autres assomment les gens attardés dans la rue, des sabres décapitent à tour de bras. Aucun soldat pour secourir les assiégés. Une atmosphère de sang règne. Pris de panique, les habitants fuient les maisons, affluent vers l'église Notre-Dame où je me trouve. C'est le père Burak qui reçoit les réfugiés, les réconforte. Spontanément j'apporte mon assistance en conduisant les uns et les autres vers le fond de la bâtisse. De plus en plus nombreux, épouvantés, ils s'entassent dans le moindre recoin, les uns collés aux autres. Les femmes sont prises en charge par les sœurs du monastère. Les heures défilent. Quelques jeunes gens courageux ramènent des blessés extirpés de la furie, l'un d'eux avec une profonde entaille au crâne, pissant le sang, un autre la jambe à demi arrachée. Avec des serviettes et des bouts de draps, j'essaie de panser plaies et contusions. Les heures

s'écoulent dans un huis clos de fin du monde. La sorgue enveloppe le crime.

Au matin, les armes font silence, les assaillants se sont retirés. Ourfalian, le responsable de la communauté arménienne, un homme tout en rondeurs, déboule, essoufflé. Il revient du bureau du gouverneur qui l'a assuré de l'arrivée des troupes. Il est bouleversé par les regards hagards des femmes et des hommes réfugiés dans la maison de Dieu. Il parle vite, manque de s'étaler au sol si ce n'est le bras solide de Burak qui le retient.

L'urgence est de récupérer les corps qui gisent dans les rues. Dans la clarté livide du ciel, le silence s'accorde avec les cadavres mutilés jonchant les rues du quartier. Des maisons ont brûlé avec leurs occupants. Plus loin ce sont des vergers qui ont été saccagés. Les larmes inondent les visages et la rage s'empare des cœurs. On enterre les morts, les prières du père Burak en écho.

Au troisième jour, nous avons vu arriver Nicolaoglou, le drogman du consulat de France d'Alep, missionné par le consul lui-même. Il nous a dit à son tour avoir été reçu par le gouverneur qui lui a garanti qu'il veillerait à la protection des habitants chrétiens. Ourfalian lui fait visiter l'église pleine à craquer de gens apeurés, tremblants. Je lui montre l'infirmerie que j'ai bricolée avec les

moyens du bord et qui est dévolue aux premiers soins, avant de le conduire chez les sœurs dont le monastère a été attaqué puis chez les réfugiés de la mission américaine. Après avoir pris note de tout avec minutie, le drogman est reparti faire le siège du gouvernorat afin d'obtenir une trêve. Il nous a promis d'envoyer rapidement de l'aide. Dans l'après-midi il est reparti pour Mersine où d'autres agressions ont eu lieu.

La population se méfie et s'organise. Les hommes se regroupent, constituent des comités de vigilance dans chaque rue. Des barricades sont installées aux différentes entrées, défendues par des gaillards en armes. D'autres grimpent sur les toits avec leurs fusils. Si les agresseurs s'avisent de revenir, ils seront vertement accueillis. On amène des vivres pour nourrir toutes ces bouches. Je suis désemparée, perdue, ne sachant quoi faire. Rien ne me préparait à ce drame et je suis emportée dans un tourbillon que je ne maîtrise pas.

Au crépuscule, le ciel s'empourpre. Les bachibouzouks sont de retour. Les balles sifflent en tous sens, des corps s'écroulent, d'autres titubent, blessés à mort. Des feux partent aux quatre coins du quartier, le bazar est détruit, la ville brûle. Dans les granges et les entrepôts, les récoltes de coton sont saccagées. La réaction est immédiate, les habitants

Du chaos, une voix de femme d'Adana :

La neige est tombée sur la montagne
Mes fleurs ont froid
Je regarde la route
Et je suis triste sans toi
Que tu restes plein de vie
Que je vive sous ton ombre
Je ressemble à la rose
Unis-moi à ton murmure

défendent leur vie. Très vite, c'est un corps à corps sans merci devant les barricades et jusqu'aux portes des maisons. Les assiégeants brisent, pillent, tuent. Le chaos est indescriptible, le désarroi total, rien n'arrête leur soif de meurtre. Une nuit de terreur abreuvée de sang. Les cris de ceux qui tombent sous la mitraille, les râles et les appels déchirants des blessés emplissent la nuit et se répercutent par-dessus les toits et les terrasses. Le fracas de murs qui s'écroulent jette vers le ciel des nuages de poussière. La meute d'incendiaires et de tueurs n'a aucune mansuétude devant les bras qui se lèvent, les visages implorants. Ils piétinent les cadavres, enfoncent les portes des maisons, égorgent, brisent des crânes. Des femmes sont massacrées dans leur demeure, les hommes décapités, les enfants écrasés.

Au matin, tout n'est plus que ruine et horreur. Dans la clarté livide du ciel, sous les halos blancs du soleil déroulés en un immense linceul, Adana est abandonnée aux fantômes haillonneux et muets, effrayantes ombres se mouvant aux bornes du monde.

Printemps couleur rouge vermeil, présage de la chute des anges. Adana martyrisée, ses enfants dispersés, et le feu et les cendres et les brûlures de la chair et la terre qui se dérobe et l'enfer qui s'ouvre et étreint, un monde qui s'effondre dans

l'impuissance de tous, spectateurs de la débâcle ignorant qu'ils seront les prochaines victimes. Ô dieux ! Ne détournez pas le regard, tout ce qui est humain s'affaisse et le cheval de l'apocalypse s'annonce par ses rauques mugissements.

Plusieurs jours durant, des hordes de bachibou-zouks, mercenaires turcs et kurdes, ont envahi le quartier et tué sans pitié ni relâche. Après quelques pourparlers, les attaques ont cessé, les armes se sont tues. Les habitants ont cru à la trêve. Ils ont entrepris de nettoyer leur quartier, déblayer les immeubles fracturés, enterrer les morts, réorganiser un semblant de vie malgré la tragédie. Le père Burak les exhorte à rejoindre leurs maisons, celles qui n'ont pas été détruites ou brûlées. Il parcourt les rues, dispense ici des mots de compassion et là des paroles d'encouragement. Il ne dort plus, allant de l'un à l'autre, s'enquiert auprès de moi de ceux qui étaient soignés au service ambulatoire du monastère, va au-devant des autorités pour s'assurer de la sécurité de la population. Les écoles et collèges contigus à l'archevêché ont tous fermé. Le bazar a entièrement brûlé.

Les jours se suivent dans l'incertitude et l'affo-

lement. Aspirant naïvement à la paix, les hommes avaient déposé les armes à la demande des autorités. Une semaine ne s'est pas écoulée que nous voilà à nouveau assiégés. Alors que rien ne le laissait prévoir, les assaillants sont revenus, déterminés à en finir. Désarmés, les habitants du quartier se retrouvent livrés au ravage. D'épaisses ténèbres ensèrent la ville. La troupe promise par le gouverneur est présente, mais du côté des assaillants. Les balles retentissent dans la nuit. Des hordes mettent le feu aux bâtisses encore debout, et plus loin aux hangars et entrepôts. Les gens fuient la tuerie dans un désordre indescriptible, les corps fauchés s'effondrent lourdement sur la chaussée, dans les escaliers, aux fenêtres, devant les portes.

À mes côtés, le père Burak hurle en vain, ce sont des femmes et des enfants ! Les agresseurs avancent, encerclent l'église. Il faut sortir les réfugiés. Le prêtre, aidé par Nicolaoglou, revenu de Mersine, s'empresse de déplacer les familles vers la mission allemande qui s'est engagée à les recevoir. D'autres rejoignent les missions religieuses française et américaine retrouvant les rescapés de la première attaque. Les bachibouzouks investissent les lieux désertés, pillent. Sous nos regards effarés, au père Burak et moi, l'un d'eux dérobe le baromètre anéroïde pensant probablement que

c'est une horloge. Par chance, la nuit d'avant, une partie des archives, quelques vases sacrés et des ornements précieux de la sacristie avaient été mis en sûreté chez les sœurs. Des soldats postés devant l'église et le collège arméniens criblent de balles quiconque tente de s'échapper. Puis le collège s'embrase, brûlant vifs ceux qui s'y abritaient. Aucun n'aura de sépulture. Très vite l'incendie se propage, poussières et cendres mêlées volent vers le ciel obscurci. Tout le quartier est ravagé ; dans cette confusion crépusculaire, on ne distingue plus les silhouettes des agresseurs de celles des fuyards.

Après avoir évacué l'église et mis à l'abri les habitants, nous sommes, le prêtre, le drogman et moi-même, contraints de partir. Le père, dans l'incapacité de secourir le malheur des siens, veut alerter, sensibiliser les consciences, afin de juguler l'abomination. Quant à moi, je souhaite rentrer à Constantinople mais la route vers Mersine n'est pas fiable. Si je parviens à rejoindre Alexandrette peut-être trouverai-je un navire. Le drogman, lui, doit retourner à Alep. L'homme d'église a installé dans la charrette des personnes affaiblies. Nous quittons la ville durant la nuit.

La voiture tirée par deux chevaux cahote sur les routes caillouteuses. Le père Burak, le visage buriné sans âge, la honte au front, conduit l'attelage. Il ne cesse de marmonner prières et psaumes. Il a troqué sa soutane pour une large abaya et coiffé sa tête à l'exemple des musulmans. À ses côtés, un foulard sur la tête, les yeux dans le vide, un air de bête traquée sans aucun doute, je ne cesse de murmurer : Oh, mes chers parents, je pars et je ne sais si nous nous reverrons dans ce monde. Ne m'oubliez pas dans vos prières et donnez-moi votre bénédiction.

À l'arrière sont entassées douze personnes, Nicolaoglou le drogman, quatre femmes éplorées dont une enceinte, et sept enfants ramassés au dernier moment. L'un d'entre eux, à peine six ans, est mal en point. Nous ne sommes pas seuls dans cet exode, d'autres ont pris la route à pied, sur des ânes ou dans des charrettes pleines d'effets qui ont été soustraits aux incendiaires. Dans l'obscurité épaisse de leur infortune, des femmes sans visage, enveloppées de châles, des hommes défaits, tête basse, des gosses effrayés avancent avec peine. Ils portent paniers et sacs où sont enfouis quelque relique, des morceaux de pain et une tristesse infinie, à la mesure de leur désarroi. Ils ne savent pas ce que le sort leur réserve. Légataires de l'espérance

et de la promesse, ils fuient les bourreaux qui ont investi leurs maisons.

C'est au moment où l'obscurité se dissipe et que la voûte stellaire blanchit que nous découvrons les blessures de la plaine de l'ancienne Cilicie, là même où Alexandre le Grand remporta la victoire sur les Perses. C'est également ici que Cléopâtre, reine d'Égypte, vint rejoindre Marc-Antoine. Dans cette Cilicie qui abrita le royaume arménien et vit nombre de conquérants se déchaîner – depuis les Romains jusqu'aux Ottomans, en passant par les Byzantins, les Abbassides, les Seldjoukides, les Mongols, les Mamelouks –, et où de fugaces gloires se sont fracassées sur la durée. Chaque arbre porte la mémoire de ceux qui ont foulé cette terre. Hier, riche territoire civilisationnel, la plaine de la Cilicie, féconde pour le coton et le riz, n'est plus qu'un champ de lapilli.